

cuit sur le fourneau des fruitières frappe son odorat et vient accroître ses souffrances. L'estomac vide et ne pouvant plus supporter la fatigue de son petit voyage, elle s'assied sur le pavé et s'abandonne aux larmes comme une princesse contrariée dans ses amours. Un équipage brillant passe, deux chevaux fringants, faisant feu des quatre pieds, le char roulant avec rapidité, annoncent le passage d'un heureux du siècle; le pavé retentit au loin, rangez-vous troupe plébéienne, livrez le passage ou vos os sont pulvérisés. La pauvre petite est toute rangée, elle est à l'abri du pied des coursiers et de la roue impitoyable, mais un déluge de boue arrive sur elle en décrivant un quart de parabole. Indignée, elle se lève pour maudire de plus près l'auteur de sa mésaventure; mais dans ce char élégant elle voit madame Catalani devisant avec madame Grassini; sa colère s'apaise, et, dans un beau mouvement d'enthousiasme pour son art, elle s'écrie : « Voilà donc le point d'orgue où conduit une gamme ascendante exécutée avec agilité, un son posé, filé avec aplomb, un trille admirablement articulé! ma voix est belle, attaquons ferme et juste, et quelque jour mon carrosse épouvantera les piétons. J'ai des épaules où le cachemire doit se draper gracieusement, et ma place est marquée sur le théâtre comme dans un landau. »

Beaucoup de virtuoses entrent dans le monde théâtral sans éprouver ces tribulations. Enfants de la balle, leurs parents leur en ont frayé le chemin. Amateurs dont on a déjà admiré le talent, ils se décident à faire ressource d'un art qu'ils avaient d'abord cultivé pour leur agrément.

Les femmes se tirent toujours d'affaire! disent les comédiens rafalés, qui, vers le temps de Pâques, viennent dépenser à Paris leurs petites épargnes en sollicitant un emploi de seconde basse, de ténor comique, de coryphée pour la province ou la Belgique. Ces artistes nomades partent de Nîmes ou de Montpellier, se dirigent vers la capitale, y séjournent pendant trois mois, pour retourner ensuite dans les mêmes contrées avec un engagement pour Marseille ou pour Avignon. Tous leurs profits de l'année sont dévorés par ces voyages trop souvent inutiles. Les femmes se tirent toujours d'affaire! cette exclamation est répétée toutes les fois qu'un accroc arrête les négociations des chanteurs d'opéra-comique, et surtout lorsque leur hôte les presse d'acquitter la carte payante. En effet les dames qui chantent l'opéra en province comme à Paris, savent se créer une seconde industrie, qui a le triple avantage de hâter leur avancement dans la carrière dramatique, d'assurer leur succès, et de permettre un supplément de dépense,

un luxe de toilette bien utile, indispensable même pour une actrice. Ce serait folie pour la femme d'un simple bourgeois d'acheter des diamants, des bijoux, un cachemire, de revêtir la robe de velours, le manteau de satin. Pour une virtuose, c'est de l'argent bien placé, de l'argent dont l'intérêt fera bientôt rentrer le capital.

Mais, dira-t-on, les mœurs ont changé; l'ancien régime avait tout corrompu, nous jouissons des bienfaits de la révolution, et si le désintéressement des hommes en place ne le prouvait pas suffisamment, la sagesse des actrices attesterait cette réforme salutaire. Il est certain qu'il y a maintenant des exceptions rares, sans doute, mais enfin on ne peut dire comme Despréaux en faveur de ces dames :

Il en est jusqu'à six que je pourrais nommer.

Les actrices ont en général une conduite plus régulière qu'autrefois; cette amélioration dans les mœurs ne viendrait-elle pas de la sagesse des hommes? Les moyens de séduction ne sont plus jetés avec prodigalité; bien que les heureux du siècle ne soient pas moins riches que sous l'ancien régime. On ne voit plus des fortunes énormes s'engloutir dans l'escarcelle d'une *prima donna*, une pluie d'or tomber dans le tablier d'une soubrette d'opéra-comique. Les galants d'aujourd'hui n'ont

pas de ces passions fougueuses, qui font tout sacrifier à deux beaux yeux; et lorsque ces deux miroirs d'une âme sensible ont été mis au prix de deux mille écus pièce, il est bien difficile de trouver des enchérisseurs qui présentent de meilleures conditions. Ça n'enrichit pas, mais ça aide, disait une cantatrice. Comparez cette rente éventuelle de mille francs par mois, dont on ne reçoit quelquefois le douzième qu'après trente et un jours, aux trésors que les fermiers généraux, les princes, les seigneurs versaient avec une inconcevable constance entre les mains de mesdames Antier, de Metz, Laguerre, Arnould, Saint-Huberty, etc.; aux équipages brillants, à la livrée, aux hôtels de ces virtuoses; et vous ne serez pas surpris que celles qui leur succèdent entonnent quelquefois le vieux refrain d'une vieille chanson : *Le pauvre temps! le pauvre temps!* ou bien se décident bravement à suivre le chemin de la vertu, parce qu'en vérité ce n'est pas la peine de le quitter pour si peu de chose. Un Crésus de l'ancien temps se ruinait pour une cantatrice, et ses folles dépenses excitaient l'envie de ses rivaux, son amour-propre était flatté; dissiper une immense fortune de cette manière, était une espèce de triomphe. Maintenant on sifflerait le sot qu'une telle bévue livrerait aux traits de la satire.

Quand on embrasse un état, il faut en accepter franchement toutes les conditions, et la galanterie, plus ou moins exagérée, considérée sous tel ou tel point de vue, exercée en amateur ou professée ouvertement, me semble une conséquence nécessaire, inévitable de l'état de comédienne chantante, parlante ou dansante. Tout y conduit la jeune virtuose; il faut convenir que si elle n'y arrive pas, elle a du malheur. Les propos d'amour frappent son oreille en même temps que la première note de sa première gamme. C'est assez ordinairement son maître de solfège ou de vocalisation qui se charge du soin de cette double éducation. Être l'objet des affections particulières du maître; être toujours à ses côtés assise, au lieu de languir reléguée dans la foule; recevoir des conseils sur les moindres choses, tandis que les autres peuvent chanter faux ou ne pas chanter du tout si c'est leur fantaisie; être poussée sur la première ligne avec une tendre sollicitude, présentée aux examens avec des notes ou des précautions oratoires qui disposent favorablement le jury, sont des avantages dignes d'être appréciés. On a de l'ambition, et ce genre de séduction agit d'une manière bien puissante sur un jeune cœur exalté par le charme de la musique. J'ai depuis long-temps déserté le Conservatoire et ne sais plus ce qui s'y passe;

mais je puis affirmer qu'en l'an VIII de la République beaucoup de professeurs avaient cette double corde à leur arc, *doctores in utroque*.

L'éducation musicale est terminée, on a remporté les premiers prix, il s'agit de débiter. C'est un directeur dont il faut désarmer la rigueur, détruire les préventions toujours prêtes à barrer le chemin aux nouvelles venues. Autrefois il était nécessaire d'obtenir l'autorisation des gentilshommes de la chambre; fort heureusement pour le bien de l'art, des artistes, et des mœurs, la révolution de juillet nous a délivrés de ces mannequins, de ces laquais titrés à qui l'on pardonnait toujours leur imbécillité quand ils n'étaient ni débauchés impudents, ni voleurs effrénés. Ces premiers obstacles aplanis, d'autres se présentent; c'est le régisseur dont il est bon d'avoir l'appui; le premier ténor, le baryton dont il faut captiver le zèle afin qu'ils veuillent bien consentir à paraître dans la pièce, et qu'ils daignent répéter, chanter en conscience; et surtout afin que, dans le but de plaire aux cantatrices qui redoutent la débutante, ils ne lui jouent pas de mauvais tours en scène en lui donnant de fausses répliques, en sautant exprès une reprise, en posant un bécarre, un bémol sur la note finale de leur solo, ce qui doit nécessairement faire perdre le ton à la débutante et

la jeter dans un abîme dont elle ne sortira pas sans être aiguillonnée à coups de sifflets. Si le premier début réussit, il faut encore s'assurer que ces acteurs essentiels ne se déclareront pas malades le lendemain, afin d'arrêter sur-le-champ le succès de la nouvelle venue. Ce succès, il faut le proclamer victorieusement et battre en ruine les rivales que l'on croit avoir éclipsées; c'est le tour des journalistes; celui des auteurs viendra plus tard, et quand la débutante, déjà goûtée dans les vieux opéras, voudra mettre le sceau à sa renommée en créant un rôle important dans une pièce nouvelle. Une jolie femme triomphe aisément de toutes ces oppositions, elle arrive bientôt au port quand elle sait conduire sa barque au milieu de tant d'écueils et faire à propos quelques concessions; il ne reste plus alors à son amant, à son mari qu'à jeter quelques pièces d'or aux claqueurs. J'ai sauvé plus d'une colombe innocente des griffes des vautours, mais hélas! je n'ai fait que retarder leur mésaventure; elles sont tombées plus tard *in ore leonis*. On ne peut échapper à sa destinée.

Gardez-vous de croire pourtant que de telles chutes soient inséparables de l'état de cantatrice dramatique; je vous ai déjà dit qu'une demi-douzaine au moins protestaient contre l'usage. Un beau talent est accueilli avec empressement

par les directeurs qui font marcher les intérêts de leur entreprise avant les intrigues de boudoir; et si les avantages extérieurs de la cantatrice ne sont pas de nature à frapper bien vivement l'œil et le cœur des *dilettanti*, il est probable qu'on la laissera suivre le chemin de la vertu, si telle est sa fantaisie. Mais cette sagesse, si contraire aux habitudes des coulisses, sera un objet de scandale, de railleries continuelles, et la malignité, ne pouvant la révoquer en doute, lui donnera des motifs injurieux. — Elle est sage, parce qu'elle est laide. — Elle est sage parce qu'elle a des prétentions si exagérées qu'il faut nécessairement qu'un lord passe le détroit pour faire les fonds d'une semblable dot. — Cependant on en cite de très-jolies dont ces traits, lancés depuis dix ans contre elles, n'ont point ébréché la réputation, et le monde théâtral s'est enfin décidé à leur accorder le titre d'actrices sans reproche. Ces virtuoses n'ont pas montré moins de courage que le chevalier Bayard.

Pourquoi les religieuses ne font-elles pas d'enfants? disait avec une angélique naïveté une de mes cousines à la supérieure de son couvent. Sœur Magloire comptait pourtant alors sa soixantième année, mais depuis cinquante-deux ans elle n'avait cessé de remplir ses devoirs dans l'enceinte d'un cloître. Son abbesse, bien moins âgée,

avait plus d'expérience et lui répondit à l'instant : « C'est que la Providence a pensé qu'une foule de marmots, trottant dans un couvent, nous dérangerait de nos saintes occupations, troublerait la paix d'une retraite consacrée à la prière; c'est à cause de cela qu'elle ne nous en envoie pas. »

Les cantatrices dramatiques, les militaires, sont des moines d'une autre espèce : leur profession est incompatible avec le mariage. L'ordre des Templiers, devenu si formidable, devait la plus grande part de sa puissance au célibat imposé à ces moines-soldats. En effet, la grossesse d'une virtuose favorite ruine un théâtre; elle accouche, et son *si*, son *la* restent à la bataille; le *sol* s'éclipsera l'année suivante, si la *prima donna* travaille à l'augmentation de sa famille. Elle se marie avec un financier, un épicier, un gentilhomme, et la première clause du contrat est que madame renoncera au théâtre. Voilà donc son talent perdu, son nom rayé du catalogue des artistes, et de l'almanach des spectacles. L'Europe entière s'occupait de la cantatrice, les journaux signalaient son passage à Naples, à Paris, à Vienne, ses succès à Pétersbourg, à Londres; la comtesse, la duchesse, ou l'épicière, tombent aussitôt dans l'opulence et dans l'oubli.

Épousent-elles un camarade, c'est encore pis.

Ces mariages sont bien rarement heureux, sous le double rapport du cœur et de la fortune. L'art le plus séducteur n'a pour l'ordinaire aucun charme pour celui qui le professe depuis longtemps : un musicien sera séduit par une tragédienne; un peintre, un poète sera consumé par l'amour que lui inspire une musicienne : l'expérience le prouve. Le musicien connaît trop les ressorts de son art, il sait trop bien par quel mécanisme on arrive à exciter l'enthousiasme, le délire, pour se laisser prendre à cet appât, comme la foule des amateurs. S'il choisit une musicienne, si le chanteur dramatique épouse une femme de son état, c'est qu'il additionne ses appointements avec ceux de sa fiancée, pour former un total respectable. Il ajoute à ces quantités, qu'il croit positives, l'agrément d'avoir une femme charmante, dont il doit être le seul possesseur. C'est à merveille ! mais il faudrait que les directeurs de spectacles voulussent bien favoriser cet arrangement, en engageant les acteurs par couple, comme on vend les chevaux de carrosse ou les chapons de Roquemaure. Cela n'est pas tout-à-fait ainsi : Naples, Bruxelles ont besoin d'un ténor, d'une basse chantante, et veulent garder une cantatrice aimée du public; d'un autre côté, Milan, Bordeaux, Marseille, Rouen, réclament à grands cris une *prima donna*, et repoussent

tous les ténors et barytons, eussent-ils le talent de Rubini et de Lablache. Ces propositions sont aussitôt mises aux pieds de notre couple chantant par les correspondants des théâtres. Que feront nos deux tourtereaux, soupirant encore des duos d'amour? Entraînés par cette noble passion, et dédaignant des profits qu'il faudrait acheter au prix de leur séparation; imitant le beau dévouement d'Adolphe et de Clara, ils déchireront des engagements qui sont pour eux un acte de divorce. Voilà une année perdue: on ne peut pas vivre d'amour; d'ailleurs, la tendresse a moins de vivacité douze mois après; les raisons financières l'emportent sur la force du sentiment, et, d'un commun accord, ils se décident à partir, l'un pour Marseille, l'autre pour Amsterdam, en se faisant les protestations d'un attachement, d'une fidélité à toute épreuve. Voilà donc notre couple amoureux transplanté au Nord, au Midi, séparé par un intervalle de quatre cents lieues, et confiant à la poste l'expression de sa tendresse, et les serments bientôt mensongers de sa constance.

Une virtuose de théâtre est belle et sage, elle ne songe qu'au bonheur de son époux; elle est d'une réserve de mœurs que l'on peut citer comme exemple; mais cette Lucrèce de coulisses refusera-t-elle un rôle de génie, de sylphide,

dans lequel il faut paraître à demi nue, un travestissement qui dessine toutes les formes avec une exactitude parfaite? Non, sans doute; elle le sollicitera même, si cela est nécessaire; elle ira ensuite donner ses ordres au tailleur, de peur qu'il ne lui donne un pantalon trop large, une cotte de page trop longue; et si c'est un habit de femme, elle veillera à ce que les bras, les épaules et leurs entours soient bien découverts; elle aura soin que la gaze de sa tunique en abrégé soit bien transparente; afin que le maillot couleur de chair, qui lui sert de seconde peau, ne dérobe aucun de ses contours à l'œil du *dilettante*. Elle fait pourtant cela en tout bien, tout honneur, sans songer à mal, pour l'amour de son art, pour ne négliger aucun moyen d'arriver au succès, et dans l'intention de servir de tout son pouvoir le directeur et les auteurs de l'opéra nouveau. C'est admirable! c'est charmant! Le public transporté témoigne son ravissement par des bravos, et salue l'actrice à son entrée, à sa sortie; il est en extase devant les belles choses dont on lui offre si libéralement l'exhibition. Ce triomphe ne doit pas se borner là. Le lendemain, le boulanger, le boucher, le charbonnier, qui ont assisté la veille au succès de madame, arrivent chez elle pour faire leur service ordinaire, et demandent

à passer de la cuisine au salon pour avoir la satisfaction de complimenter monsieur sur les perfections secrètes de sa moitié. Le barbier se présente ensuite, et, beau diseur comme Figaro, il enchérit sur ces orateurs trop vulgaires, et finit sa harangue en comparant la maîtresse de la maison, à Suzanne au bain, à Vénus-Callypige. Je ne sais pas jusqu'à quel point un époux doit être enchanté d'une semblable apologie.

Une jolie femme s'est enrichie, elle possède tous les biens, les agréments de la vie, on admire son équipage, elle brille aux loges d'avant-scène à toutes les représentations fashionables. Cependant cette belle voudrait être admise dans un certain monde qui la repousse, elle sait bien pourquoi. Elodie apprend la musique, travaille avec Zimmerman pour le piano, confie sa voix à Bordogni, à Banderali. Elodie devient une virtuose de second ordre, elle chante dans les concerts, elle monte sur les planches, et le théâtre devient pour elle un lieu d'immunité. Tout est oublié, pardonné du moment que l'on peut dire, en parlant d'Elodie : C'est une artiste. La société a des lois qu'il est difficile d'enfreindre; mais il est bien aisé de les interpréter de la manière la plus favorable. La société se contente du moindre prétexte, et ne demande pas mieux que de se montrer indulgente. Elodie a cessé

d'être courtisane, elle est virtuose du moment qu'il est permis de la considérer comme telle, et l'on veut bien regarder ses anciennes faiblesses comme le résultat d'un esprit exalté par un art séducteur, bien qu'elle n'ait chanté sa première gamme qu'après avoir fait un cours complet de galanterie. C'est une artiste, tout est dit, il ne faut penser qu'à son talent.

Beaucoup de dames qui cultivent la musique pour leur plaisir sont artistes sous ce rapport, et je pourrais citer des talents *di prima sfera*, mais il faut être discret pour ne point alarmer la modestie des uns, et blesser l'amour-propre des autres, si ma litanie n'était pas assez nombreuse; craignons de pécher par omission.

Le musicien est heureux en exerçant son art. Il a des goûts fantasques, il est vrai; mais ces goûts sont presque toujours dirigés vers les sciences ou les arts. L'un meuble sa chambre avec des chaises gothiques, suspend à son chevet la rondache et la flamberge; des cuirasses, des hallebardes, le heaume, le haubert tapissent un réduit qui ne reçoit le jour qu'à travers des vitraux enlevés aux ogives d'une cathédrale. Un autre apprend la gamme à son chien, et réussit à le faire vocaliser avec plus de justesse que certains chanteurs bipèdes. Un autre empaille des oiseaux, et s'extasie devant la queue

d'un tarnagas, d'un chaouche-grapaou, comme devant une strette de Beethoven. Un autre peint le paysage aussi bien que Cicéri chante le ténor. Un autre classe des papillons et des coquilles. Un autre donne à la botanique les loisirs trop longs que lui laisse la composition de ses partitions admirables. Un autre s'occupe de tout, raisonne avec esprit, avec justesse, sur le mécanisme de sa montre et l'horlogerie du corps humain, sur la diplomatie, sur la manière de tondre les draps, ou de faire de bon macaroni; il vous mettra le doigt sur la céphalique ou sur l'os ischium, comme sur une licence d'harmonie qu'il s'est permise dans *Mosè*. Un autre est soucieux : vous croyez peut-être que sa maîtresse l'a trahi? Point du tout; une répétition générale l'a empêché de se trouver à l'hôtel Bullion, où l'on a vendu le plus beau casse-tête chinois que l'on puisse imaginer. Allez chez lui le matin, vous le trouverez vêtu d'une robe de mandarin, d'un jupon mexicain, d'une camisole de nabab, chaussé des babouches d'une sultane, coiffé d'un casque tartare, ayant des pistolets turcs, un kri javanais à sa ceinture, et sabrant des accords sur son violon, enchaînant des arpèges, trillant en double corde avec un merveilleux enthousiasme, une fougue impétueuse.

Cet enthousiasme, cet amour de l'art, ce feu

dévorant se calme avec l'âge, le musicien alors songe quelquefois à sa fortune, et, s'il faut l'avouer, il partage ses affections entre la musique et l'argent qu'elle lui rapporte. Je répéterai de nouveau, c'est un artiste, veuillez bien lui pardonner encore ce travers. Cet artiste, joyeux compagnon dans sa jeunesse, insouciant à l'excès, est devenu père, il a des filles à marier, vous savez que c'est un opéra difficile à faire même depuis Quinault. Ces filles seraient-elles jolies comme des cœurs, des Amours, ou des œufs, cette dernière expression appartient à mon pays, *poulide coumé un ioou*, eussent-elles des talents remarquables, un caractère parfait, il faut encore offrir en même temps une somme égale à la valeur de dix opéras à succès, pour trouver des galants qui veuillent bien les accepter à ce prix. Si l'artiste peut remporter cette double victoire, la musique aura fait deux fois son bonheur.

CASTIL-BLAZE.

